

à périr dans les supplices, ou à devenir des barbares et des infidèles parmi les Iroquois. Elle avait cependant un pressentiment que par la protection de la sainte Vierge, pour laquelle elle avait une dévotion particulière, elle serait sauvée en passant à Québec. Elle ne se trompait pas. En effet, le second jour de sa captivité, vers le soir, le canot huron remontait dans l'obscurité, serrant de près les rochers de la Pointe-Lévis. Les Algonquins placés en vedette l'avaient aperçu, et le laissèrent s'approcher. Lorsqu'il fut à portée de fusil, ils firent une décharge générale de leurs arquebuses; puis s'élançant à l'eau, ils se rendirent maîtres de l'embarcation en peu de temps. Deux Hurons avaient été tués, et deux ou trois autres mortellement blessés. La prisonnière, ayant levé la tête au moment où elle entendit des voix amies, fut elle-même frappée d'une balle qui tua en même temps un de ses enfants. Elle mourut quelques jours après à l'Hôtel-Dieu, remerciant Dieu avec une grande joie de ce qu'il avait délivré sa jeune famille des mains de ces barbares (1).

L'année suivante, un parti de guerriers de la tribu des Agniers, les plus courageux, mais en même temps les plus féroces de tous les Iroquois, étaient descendus jusqu'à Tadoussac, à la poursuite des sauvages amis des Français. En remontant vers Québec, ils tuèrent huit personnes de la côte de Beupré, et sept dans l'île d'Orléans (2).

Tels étaient les difficultés et les dangers que nos pères eurent à surmonter en s'établissant dans les campagnes. Ajoutons à cela des privations de tout genre: être réduits quelquefois à vivre de pêche et de chasse, comme les sauvages qui les entouraient; obligés de pratiquer tous les métiers à la fois, pour se fabriquer les instruments aratoires, les ustensiles et les meubles nécessaires à la ferme et à la maison; ne dépendre absolument que d'eux-mêmes pour tout ce qui concernait la nourriture et le vêtement; travailler aux champs, le fusil aux bras, pour récolter bien souvent un blé de qualité inférieure que le moulin du Petit-Pré, d'un outillage des plus primitifs, convertissait en une farine grossière; se contenter de ce pain noir, sans avoir, sans même connaître la savoureuse pomme de terre (3), cette ressource si précieuse pour le colon d'aujourd'hui; puis, partout dans le pays, surtout dans toute

(1) Ferland, *Hist. du Canada*. Vol. I, page 466.

(2) Ferland, *Hist. du Canada*. Vol. I, page 467.

(3) On sait que la pomme de terre ne fut introduite en France qu'un siècle plus tard, en 1760, sous Louis XIV, par Parmentier, dont elle porta le nom pendant quelques années.